

THEATRE REVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

ou



REVOLUTIONNAIRE

LIBERTÉ, ÉGALITÉ,

FRATERNITÉ

L'ŒIL S'OUVRE, G A R R E L A B O M B E.

P I E R R E.

A L L O N S, assisez-vous, et buvons t'un coup.

G U I L L A U M E.

Ben dit, buvons t'un coup.

P I E R R E.

Et ça, à la santé de la révolution.

J E A N.

Là... là...

G U I L L A U M E.

Qu'est-ce qu'à fait, pourvu qu'on boive:

J E A N.

T'nez, buvons seulement à nos santés, et restons-en-là.

G U I L L A U M E.

Tiens, Jean, je n'sais; mais d'puis qu'eu-q'temps, t'as l'air sournois.

A



P I E R R E.

Oui, j'crois qu'i d'vient aristocrate.

J E A N.

Morgué je n'sais c'que j'dev'nons ; mais je n'suis pas content.

G U I L L A U M E.

Queuq't'as ?

J E A N.

C'nouveau régime ne me plaît plus.

P I E R R E.

Comment ! toi qui l'as fait ; toi qu'a été l'meilleur citoyen d'Paris et d'la campagne ; toi qu'as toujours été le premier à la tête des bons enfans, dont j'faisions nombre, Guillaume et moi ; car, excepté que j'nons pas coupé de têtes, c'est nous qu'avons fait la révolution.... Toi, Jean, tu boudrois contre ton ouvrage, contre l'bonheur d'être d'venus la nation. ?... Vois comme c'mot est beau ! la nation ! Eh ben ! c'est nous qu'avons fait ça...

J E A N.

Oui, j'ons troublé l'eau, et d'autres mangeons l'poisson.

G U I L L A U M E.

Il est vrai, j'en tâtons guères.

P I E R R E.

Faut espérer qu'en goûterons.

J E A N.

Oui, quand les poules auront des dents.

P I E R R E.

C'est singulier, comme c'air fâcheux ne l'quitte pas.

J E A N.

Tu verras, tu verras; tu fais l'joyeux, je n'dis qu'ça, tu verras.

P I E R R E.

J'verrai c'que j'verrai; n'a-tu qu'ça à dire?

J E A N.

Tu verras c'que ça d'viendra; tiens, sans aller plus loin, vois tant seulement c'que c'est d'venu.

G U I L L A U M E.

Ça n'est pas grand chose jusqu'à présent.

P I E R R E.

Mais faut attendre, c'est l'bout qui s'ra beau.

J E A N.

Veux-tu, Pierre, que j'te dise c'que j'vois

au bout. . . . Tiens , j'vois un grand fossé bourbeux dans l'quel j'tombrons pèle-mêle , sens-dessus-dessous , cul par dessus tête. . . . v'la c'que j'vois moi , et je n'suis pas un *gniol*.

G U I L L A U M E.

Tu nous dis ça , comme si tu y étois.

P I E R R E

Tu te noircis par trop l'ame , aussi.

J E A N.

T'a ni femme ni enfans , toi , et y t'est aisé de parler ; mais nous qui voyons les nôtres mourir de faim dans c'tems-ci , quand dans c'tems-là j'en avions à r'vendre , je n'puis pus rire ; et j'dis qu'il valloit mieux être encore comme nous étions , que comme nous sommes , parce qu'au moins je tenions queuque chose , et que maintenant je n'tenons rien que d'belles promesses ; et que dans c'monde , on ne se nourrit pas de promesses , et qu'il faut du travail , afin de gagner de quoi vivre.

G U I L L A U M E.

C'est vrai , on ne travaille plus. Ces diables d'aristocrates sont cause qu'i n'y a plus rien à faire.

J E A N.

Par la raison que c'étions eux qui faisons

travailler ; et que depuis qu'j'ons été assez bêtes pour les persécuter , sans savoir pourquoi , tant nous étions sots , izont fichu leur camp , et disent : tirez-vous-en , comme vous pourrez , et voyez si vous serez plus heureux sans nous qu'avec nous.

P I E R R E .

Tu regrettes les aristocrates ! Ah , Jean , c'n'est pas patriote , serions-nous libres sans ça ; c't'assemblée auroit-elle pu faire ses affaires avec eux ; il falloit pour que nous devinssions la nation , que tout ça s'fit comme ça. Pas vrai , Guillaume ?

G U I L L A U M E .

Tais-toi , tu n'sais c'que tu dis ; Jean parle mieux que toi ; car , tout considéré , j'étais pus heureux jadis qu'à présent , et j'commence aussi à voir qu'on nous avoit pus promis qu'on n'a t'nu. Pas vrai , Jean ?

J E A N .

A les entendre dire , j'allions avoir pus d'beurre que d'pain ; au lieure d'ça , j'n'avons ni l'un ni l'autre , et pas de quoi en acheter.

G U I L L A U M E .

On n'voit pus l'sous. Ces chiens d'chiffons d'papier de cent sols nous coupent la gorge.

P I E R R E. (*Tirant des gros sous.*)

Pardi , c'est ben dit , c'que vous disez là...
T'nez , t'nez , v'la pas du numéraire , p't-être ?

J E A N.

Oui , v'la les Louis d'or d'la nation.

P I E R R E.

Mais j'dis ; c'nest pas du numéraire ça...
r'gardez donc ? ...

J E A N.

Veux-tu ben ôter tes gros sous ; tu vas mettre
du vert-de-gris à not' pain.

P I E R R E.

Vous gouayez ; mais j'dis toujours , v'la du
numéraire.

J E A N.

Mais n'en a pas qui veur ; c'est bon pour toi
qu'est commissionnaire au trésor public ; mais
pour les autres , bernique ; y faut maint'nant
pus d'peine pour avoir un méchant gros sous
tout sale , qu'il n'en falloît autrefois pour avoir
unécu. Quand j'étions sous l'roi , les Louis d'or ,
étoient d'or , et d'puis que j'sommes sous nous-
mêmes , qui sommes la nation , les Louis d'or

sont d'cuivre. C'est ben dire avoir changé son cheval borgne contr'un aveugle.

P I È R R E.

L's'aristocrates sont cause d'ça.

G U I L L A U M E.

L's'aristocrates , on leur fourre tout c'qu'y a d'mal ; mais pourquoi donc être enragé com'ça contr'eux ? Queux maux , après tout , font-i ?

J E A N.

Aucun. Mais comme ceux qui gouvernent maint'nant à leux places ont peur qu'i r'viennent demander justice du mal qu'on leux a fait ; ces gouverneux nouveaux, pour les empêcher de r'paroître excitent toujours contr'eux , leux mettent tout l'mal sus l'dos ; d'abord eux pour s'décharger , et puis pour que l'peuple soit toujours en colère contre ces aristocrates , et qu'i soit toujours prêt à dauber , s'ils reparoissent. . . Et puis tu saïs que quand on veut noyer son chien , on dit qu'il a la galle ; c'est sans comparaison , comme on fait.

G U I L L A U M E.

Buvons t'un coup. . . Tiens , Jean , tu parles si bien , q'tu m'corromps tout-à-fait.

P I E R R E.

Pourquoi se laisser aller com'ça à la débandede du courage.

J E A N.

On n'a p'r-êtré pas sujet ?

P I E R R E.

Mais, au bout du compte, t'es libre.

J E A N.

Qu'en conte ! j'suis libre ! où vois-tu ça ? Ma foi, j'vois moi qu'je n'suis pas pus libre dans c'régime-ci, qu'dans c'régime-là d'autre fois.

P I E R R E.

Oh ! queux différence !

J E A N.

Y en a point ; et s'i pouvoit s'en trouver , c'est celle-là qui parmet de mal faire.

G U I L L A U M E.

C'est vrai ; aut'fois la vertu étoit libre , et le vice en prison ; et maint'nant la vertu est prisonnière , et l'mal est libre. C'est clair ça.

J E A N.

C'est c'que j'voulions dire ; c'est juste.

P I E R R E.

Pardi , pardi , vous l'prenez ben. . . . et cette égalité ?....

J E A N.

Graine de niais. J'sommes c'que j'étions , le bardeau des autres ; on s'sert d' nous pour faire les coups d'mains , et puis quand c'est fait , adieu , bon jour , ni vu ni connu ; mais quoi-qu'ça , is en profitions toujours , eux autres.

P I E R R E.

C'r'assemblée dit pourtant qu'alle travaille pour l'bien du peuple.

J E A N.

Queux godant tu nous donnes-là ; t'as qu'à voir si j'ons tâté de c'te richesse de c't'assemblée.... Tous ces députés , ça gagne 18 liv. par jour , sans l'tour du bâton , et qui est gros dà... Eh bien ! vois , que j'dis , s'ils ont tant seulement donné une de leur journée pour les pauvres ; is ont bien prêché ça à tout l'monde ; mais eux , rien ; s't'apendant 18 liv par jour , c'est une richesse.

G U I L A U M E.

J'vivrois un mois avec un de leur jour.

A 5

J E A N.

Et moi, com' j's'rois heureux, si j'avois tant seulement la moitié d'la moitié d'ça !

G U I L L A U M E.

Pour c't'argent-là, y nous ont fait d'biaux discours : ah ! is ont ben bavardé ; mais quand on leux a dit : à ça faut payer, y a pus l'sous ; alors i vous ont fait des Louis d'papier, des écus d'papier.... i n'ont eu qu'à dire, ça n'a coûté qu'la façon.... Morgué, puisque c'étoit com'ça qu'on d'voit nous enrichir, pourquoi qu'le roi n'l'a pas fait putôt que d'faire venir tous ces gens-là, pour manger l'reste.

J E A N.

C'est q'le roi est un honnête homme, et qu'il sait ben que l'papier est du papier, et qu'il ne vouloit pas d'argent d'papier, et qu'il a dit : quand j'suis d'venu roi, l'trésor étoit déjà vuide ; j'ai fait des économies tant qu'j'ai pu, car j'nai jamais été fier. Mais tout ça n'a pas suffit, j'ai tardé tant qu'j'ai pu ; mais faut prendre un parti ; voyons, assemblons not'peuple, et avisons ensemble amicablement à l'arrangement de tout ça, parce que mon peuple est bon, je lui dirai : faut que tout l'monde paye également.....

P I E R R E.

Oui, mais les aristocrates ne vouloient pas.

J E A N.

Qui te l'a dit : vois si ce n'sont pas eux qui ont commencé une nuit, à c't'assemblée, à donner tous leux droits; ça alloit comme un chapelet qu'on défile. Mais au lieure de les remercier, on a daubé sur eux sans dire gare; on a été jusqu'à les débaptiser, comme si ça nous faisoit qu'euque chose, à nous.

P I E R R E.

Oui, les nobles ont donné d'abord; mais l'clergé, est-ce qu'y vouloit?

J E A N.

Leux a-t-on tant seulement demandé poliment? Au contraire, on leux a fait encore pus d'mal; on leux a tout pris en se moquant d'eux... On a cru que quand on auroit tout s'bien des prêtres, on en s'roit pus gras; on a été joyeux dès qu'on a eu tout; on s'est endormi sur l'rôti; on a brûlé la chandelle par les deux bouts... Et puis, au bout du compte, j'n'en sommes pas pus avancés à présent; malgré tout s'bien, j'sommes toujours avec nos dettes.... Ah! c'est

ben vrai, Guillaume ; on a raison de dire que le bien volé ne profite pas.

G U I L L A U M E.

C'est d'un vrai ben véridique....

P I E R R E.

Mais vous autres qui avez daubé les aristocrates, comment pouvez-vous parler comme ça ; est-ce qu'on doit changer de sensation ?

J E A N.

Pardi, quand on entend des gens qui vous disent : j'allons faire votre bonheur ; on les écoute, parce qu'on aime le bonheur ; mais quand ces gens vous trompent, alors faut ben changer de sentiment.

P I E R R E.

Stapendant is ont fait qu'euque chose, n'ont-ils pas ôté les barrières, afin que je payions moins chère la bouffance.

J E A N.

Parbleu, ça a fait grand'chose : dis-moi tant seulement qu'eu gain ça nous a fait ; ce vin est-y moins cher ; tiens, là, j'te prends par toi-même.

P I E R R E.

Non, mais ça viendra.

G U I L L A U M E.

Mille pipes de tabac brûlé, si ça avoit eu à venir, est-ce que ça n'devroit pas v'nir tout de suite ?

J E A N.

Laisse-le donc dire, avec son *ça viendra*. Moi j'dis que si ça avoit eu à v'nir, ça s'roit v'nu tout d'suite, comme tu dis, par la raison que l'vin qui entroit, ne payant point d'entrées, devoit moins coûter au marchand..... mais j'vois d'où viens que ça n'diminue pas ; c'est visible ; les propriétaires qui payons pus cher l'impôt de leux terres, augmentent en proportion leux marchandises, de sorte que ça vient toujours au même, et que ces entrées supprimées, ne sont encore que de la graine de niais pour nous éberlourir ?

P I E R R E.

Qu'eux aristocrates vous faites !

G U I L L A U M E.

Eh ! qu'euque ça fait..... ; mais j'voulois dire ,

puisque j'sommes sur la politique , qu'eu vilaine
rubrique que ces patentes ?

J E A N.

Ah ! ne m'en parles pas.

P I E R R E.

Puisque j'parlons de ça , je voudrions bien
savoir qu'eu mal ça t'a fait.

J E A N.

Qu'eu mal , qu'eu mal.... ah ! tu me f'rois
sauter en l'air.... qu'eu mal.... et not' femme
qui est ruinée ?

G U I L L A U M E.

Bah !

J E A N.

Comme tu sais , alle étoit établie dans une
boutique ousque j'lavions placée , ousque alle
étoit maîtresse reçue à sa communauté , ousque
j'avions payé en bel et bon argent. Eh ben ! v'là
ces patentes qui la renvoyons au berniquet.

P I E R R E.

Puisqu'on la rembourse ?

J E A N.

Tais-toi , donc , c'est si peu de chose , qu'y
n'en faut pas tant seulement parler ; et puis ce

qu'elle avoit donné étoit une fois fait , au
lieure qu'à présent , c'est toujours à r'com-
mencer.

G U I L L A U M E.

C'est vrai ; ça tue ça.

P I E R R E.

Faut ben se conformer au temps et prendre
une patente , puisqu'il faut.

J E A N.

Faut de l'argent , et j'n'en n'avons plus.

G U I L L A U M E.

Mais c'étoit plus juste d'laisser les anciens
marchands comme is étoient , et si on vouloit
des patentes , falloit les garder pour des nou-
veaux v'nus. Car , comme on dit , qui a payé
n'doit rien.

J E A N.

Avec leux chienne de manigance y ruinent
tout l'monde , et ça fait qu'y a pus d'riche ,
qu'on n'travaille pas , et que je mourons de
faim..... Encore , si n'y avoit que moi ; mais.....
faut s'taire.....

G U I L L A U M E.

Te v'la mystérieux.

J E A N.

Non; mais faut s'taire..... car....

G U I L L A U M E.

Tiens, bois..... et dis nous ce que t'as; car
j'n'aime pas la sournoiserie.

J E A N.

C'en est pas..... et puis qu'est-ce que j'crains?
vous êtes de bons enfans?

P I E R R E.

J'sommes tes amis, n'nous cache rien.

J E A N.

Eh ben! écoutez.... vous connoissez ben
c'village d'où j'suis natif?

G U I L L A U M E.

Oui, dans c'te Champagne pouilleuse.

J E A N.

Oui.... tu connois ben toi, l'bon curé qu'y
étoit?

G U I L L A U M E.

Ce brave homme qui donnoit tout aux pauvres?

J E A N.

Lui-même. Il n'a pas prêté le serment, il a

dit qui n'pouvoit pas ; alors is ont voulu l'pendre ,
et y s'est sauvé.

G U I L L A U M E.

Y voulions le pendre ?

J E A N.

Oui, les mêmes pauvres qu'il soulageoit ;
si ben donc qu'y s'est sauvé, et est v'nu d'pied
à Paris, ous qu'il est cheux nous à gémir.

P I E R R E.

Et pourquoi faire l'entêté, et ne pas prêter
l'serment ?

J E A N.

Que sais-tu , si quand onza une cons-
cience on l'peut ? Faut ben qu'on ne l'peuve
pas, puisqu'il aime mieux mourir de faim que
d'le faire.... Tu n'diras pas qu'il y a là d'la
trahison.

G U I L L A U M E.

Oh ! c'est un trop brave et digne homme.

J E A N.

Y dit qu'il en a fait un quand il a été prêtre,
curé. Qu'il l'a prêté dans la force de son ame,
et que celui-ci..... Dame je n'peux pas trop
t'expliquer ça, moi ; j'n'entends pas ces termes ;
mais ça veux dire que quand il a fait un ser-

ment d'avant l'bon Dieu , qui lui donne pour chef , le pape , il ne peut pas violer ce serment par un autre qui veut le contraire , parce qu'on n'badine pas avec l'bon Dieu.

G U I L L A U M E .

C'est juste ; et puis il faut dans ce qu'on fait être conséquent ; ton curé a raison , faut en avoir soin.

J E A N .

N'faut pas m'le recommander.

G U I L L A U M E .

J'ai beau réfléchir , je n'pouvons penser à quoi sert ce serment.

P I E R R E .

Pardienne , c'est ben difficile à voir ; ces prêtres vouloient faire la contre-révolution ; comme on n'savoit pas connoître les bons des méchans , on a fait faire le serment , parce qu'on a dit : ceux qui l'prêteront sont de vrais citoyens , qui ne feront pas de mal , et ceux qui ne le feront pas , seront les méchans qui veulent nous escarbouiller quelques jours.

J E A N .

C'est ben vu ; puisqu'on avoit pris leur bien pour la nation , et qu'ils ne disoient rien , il

falloit leux laisser leux conscience.... Et puis ;
 qui t'a dit qu'ils vouloient faire du mal ?
 ça n'est pas viridique ça, c'n'est qu'une imagi-
 nation. Veux-tu que je te dise au fin pourquoi
 on a fait le serment ; c'est parce qu'on a dit :
 v'là des mauvais sujets de prêtres qui nous ont
 servi en vendant leurs confrères, il leur faut
 des *pour-boire*. J'allons inventer l'serment, parce
 que ceux qui ont de la conscience, ne pourront
 le faire ; alors, nous donnerons leurs places à
 ceux-ci, afin qu'ils corrompissent mieux le pauvre
 peuple, en lui prêchant la constitution, là ou-
 qu'on ne devroit prêcher que l'bon Dieu.

G U I L L A U M E.

V'là le hic.

P I E R R E.

C'est ton curé qui te dis tout ça.

J E A N.

Ah ! mon dieu non. Il ne parle de rien ; il
 prie Dieu pour ceux qui le persécute ; il ne se
 plains que de ce qu'il est sur mes crochets.

G U I L L A U M E.

Il y a beaucoup de malheureux comme ça.

J E A N.

Oui, y en a beaucoup ; mais y en a un bien

plus malheureux encore, et dont nous ne parlons pas. Et ce bon roi ? c'est encore celui-là qui souffre beaucoup.

G U I L L A U M E.

Ah ! j'en pleurerois.

P I E R R E.

Comme t'es donc devenu sensible ! Si tu savois ce que je sais.....

G U I L L A U M E.

Qu'sais-tu ?

P I E R R E.

Qu'il nous a trompé, et qui vouloit nous faire du mal en s'en allant. C'est clair, ça.

G U I L L A U M E.

Je n'crois pas ça, moi ; car quand on a été sage et bon toute sa vie, on ne peut pas changer comme ça en un tour de main.

J E A N.

C'est tout simple.

P I E R R E.

Pourquoi donc s'en alloit-il ?

G U I L L A U M E.

Dame, je n'savons pas ; c'est que..... il ne s'plaisoit pas-là, et qu'il vouloit aller ailleurs.

P I E R R E.

C'est ben trouvé.

J E A N.

T'nez, écoutez-moi.

G U I L L A U M E.

Dis-nous-ça, toi.

P I E R R E.

Attends, y réfléchit.

J E A N.

Pardi oui, faut ben réfléchir pour ça; t'nez, v'là le hic : ce bon cher homme n'est pas sans crainte de d'puis qu'il entend toutes les sortises qu'on dit sur sa femme, qui est la reine; il a toujours peur que ces factieux ne fassent qu'euque mauvais coup. Et puis qui sais s'il ne sait pas que les aristocrates qui sont là bas dans c't'Allemagne, ne machinent pas qu'euque revirement; alors il a voulu les remettre à la raison en leur parlant raison; et pour ça il a dit : allons les trouver, j'arrangerons mieux ça en buvant bouteille avec eux, qu'en leur disant dans des écritures; car la présence d'un roi fait beaucoup. La preuve en est que s'il me demandoit qu'eu que chose, je n'aurois pas la force de lui rien refuser, en vérité.

G U I L L A U M E.

Tenez, buvons à sa santé.

J E A N.

Tope.

P I E R R E.

Eh ben, tope ; je le veux ben.

T O U S.

A la santé de ce bon roi ; mon Dieu , faites
qu'ils ne souffre pas. Rendez-lui le bonheur !

J E A N.

Refaites-le notre maître !

G U I L L A U M E.

Quand je sommes, nous autres, libres, que
notre bon roi le soit aussi.

P I E R R E.

T'nez, j'n'y tiens pas, et j'veux l'aimer plus
que vous ; à sa santé !

T O U S.

A la santé du roi ; vive le roi ?

P I E R R E.

Vive not'bon roi !

(23)

J E A N.

Not'grand roi!

G U I L L A U M E.

Et sa femme donc!

J E A N.

Ah! c'est ben juste; vive la reine! à la santé
de not'grande reine, de not'bonne reine!

T O U S.

A leur santé.....

(10)

THE

THE

THE

THE

THE

THE

THE

THE



